

B U L L E T I N
N° 1 7 8

==:==:==:==:==:==:==

UNE AUBE DE LUMIERE

Nous sommes habitués à vivre sur l'écran de télévision l'horreur des guerres, de la famine et des tremblements de terre. Notre cœur se serre un peu : "demain tout ira mieux", diront les uns, "demain ça n'ira pas plus mal", répondront les autres. On pense un peu à la campagne électorale, qui fait sourire. On bavarde avec le voisin, qui est chômeur, mais dont le sort ne tracasse pas les retraités, ni les filles rieuses ou les garçons drogués. Chacun vit dans sa sphère personnelle au milieu de la pollution, insensible, même pas égoïste, simplement laxiste, lorsqu'il ne part pas en cortège réclamer davantage de protections contre la violence des autres. Le travail est une violence. La prière est une violence. La peur est une violence. L'honnêteté est une violence. Tout va à contresens.

Notre conscience est étouffée par une malignité insidieuse et paralysante : c'est comme un gaz mortel, inodore et incolore se répandant sans bruit. Une ambulance conduit l'inconnu habitant trois maisons plus bas à l'hôpital et un corbillard mécanisé file à toute allure vers le crématoire emportant les restes décomposés de l'ivrogne mort seul dans sa chambre sans feu. Peu m'en chaut ! Voilà où nous en sommes. Intolérance ? Insouciance ? Inconscience ? Négation de la vie et du bonheur dans les actes même de l'être humain ?

Alors, ami, qui doute parfois de ce que je t'écris, je viens m'asseoir auprès de toi. Regardons le monde ensemble. Tout n'est ni mauvais, ni perdu. Il y a encore des hommes et des femmes sains, honnêtes, charitables, justes et bons. Même s'ils sont la risée d'autres hommes et d'autres femmes, leur âme est sainte et leurs intentions sont pures. Les mains qu'ils nous tendent sont ouvertes. Elles ne tiennent pas d'armes. Leurs yeux nous regardent avec amour. Allons, levons-nous. Nous ne sommes pas une nation qui se couche, gémissant sur son passé, tremblant de son avenir. Allons trouver des compagnons responsables et lucides, qui ont des fils et des filles adultes. Ensemble, défendons la Liberté. Une fois de plus. Demain se lèvera une aube de lumière. Allons, ne reste pas assis, lèves-toi et viens !

Paul MEYER

CARNET NOIRLE CAPITAINE SCHWARTZ N'EST PLUS
MAIS SON SOUVENIR DEMEURE DANS NOS COEURS

Le 12 Novembre 1980, le Président CHILLES, accompagné de son Comité auquel s'étaient joints DIENER-ANCEL, L. HAERINGER (Dominique), Mgr. BOCKEL, le groupe d'une quinzaine d'Anciens entourant le Drapeau de la Section Bas-Rhin, s'est incliné avec émotion devant le cercueil et a prononcé les mots d'adieu suivants :

"Cher Papa SCHWARTZENTRUBER, nous sommes venus aujourd'hui avec notre drapeau vous apporter l'ultime hommage et le souvenir de tous vos camarades de la B.A.L.

"Vous avez été un résistant de la première heure et je pense, le coeur serré, aux kilomètres que j'ai parcourus en 1944/45 à vos côtés à travers la France, en Dordogne, dans le Quercy, en Bourgogne et dans les Vosges, alors que vous étiez pour tous le "Capitaine SCHWARTZ" que nous pleurons aujourd'hui !

"Ce n'est que bien plus tard, chez nous en Alsace, que vous êtes devenu le Capitaine SCHWARTZENTRUBER.

"Au cours de ce long périple, vous n'avez cessé de nous faire partager votre foi en la victoire et de forcer notre courage au combat. Oui vous avez été un brave parmi nous.

"Aussi, au lendemain des hostilités, vous avez été un militant fidèle et convaincu de notre amicale.

"Au cours de toutes ces années, et aussi longtemps que votre santé vous l'a permis, vous assistiez régulièrement aux séances du Comité auquel vous n'avez cessé d'appartenir. Nous regretterons vivement vos conseils de sage que vous ne cessiez alors de nous prodiguer.

"En ce moment, nous nous souvenons encore avec émotion de la joie que vous a causé notre dernière réunion à votre domicile, à l'occasion de vos 80 ans.

"Aujourd'hui, au nom de tous les anciens de la B.A.L., c'est bien seul que je m'avance vers vous mon Capitaine pour déposer ces quelques fleurs à votre mémoire.

"Mon Capitaine, cher Papa SCHWARTZENTRUBER, ce n'est qu'un "AU REVOIR".

"A vous Madame, à vous chère famille, permettez-moi d'associer les anciens de la B.A.L. au grand deuil qui vous frappe, de nous incliner respectueusement devant votre grande douleur et de vous présenter avec notre sympathie nos bien sincères condoléances attristées."

La B.A.L. prend part au deuil et réitère par le Bulletin les condoléances émues à la famille SCHWARTZENTRUBER (Joseph SCHWARTZENTRUBER - 8 rue des Malteurs - 67200 STRASBOURG).

* * *

NOTRE CAMARADE ANDRE ABRAHAMSON

de la Section Bas-Rhin a été inhumé Mercredi le 19 Novembre 1980 à Ostwald. Il était âgé de 52 ans. C'est le frère de Pierre. C'était l'un des plus jeunes engagés volontaires de la B.A.L. - 16 ans - lorsque celle-ci se forma dans le cadre de la Compagnie Iéna, Bataillon Metz, à Monferran-Savès (Gers) à partir des orphelins de l'Orphelinat de Guebwiller y replié en 1940. Ses camarades, Edouard GRIMM, Joseph GROTZINGER, Alex MAILLIER, etc... auront tous ressenti une peine profonde.

Qui ne se souvient du "Château de Monferran-Savès" dirigé par la Révérende Soeur Paulaine, qui repose maintenant au cimetière de Guebwiller dans le carré des soeurs du Saint Sauveur ? C'est là, parmi les orphelins d'Alsace repliés dans le Gers que vécurent les enfants et que naquit le fils Claude du Lieutenant Paul MEYER. C'est aussi là que l'un des frères ABRAHAMSON apprit le métier de plâtrier et que l'autre reçut les premiers éléments de comptabilité. Que d'aventures communes ne pourrait-on relater et que de mésaventures par la suite ne devrait-on inscrire dans le grand livre de l'Histoire de la B.A.L. !

Aujourd'hui la peine est grande.

Une délégation de la Section Bas-Rhin a rendu les honneurs du souvenir à André avec le Président CHILLES et le Comité auquel s'était joint le "Capitaine ARGENCE" son ancien commandant de Compagnie, et le Drapeau.

Que la famille de notre camarade soit encouragée à supporter cette épreuve par la sympathie que les compagnons d'André ABRAHAMSON lui expriment.

(Adresse de Pierre ABRAHAMSON : 3 rue des Cerises - OBERSCHAEFFOLSHEIM - 67200 STRASBOURG)

* * *

MONSIEUR GABRIEL PILLOT

frère du Président Pierre PILLOT est décédé à l'âge de 85 ans le 27 Septembre 1980. (43 avenue de Nancy - 57000 METZ)

* * *

IL NOUS APPARTIENT D'EVOQUER LA MEMOIRE DU PREFET DE LA LIBERATION
MONSIEUR JACQUES FONLUPT-ESPERABER (30.04.1886-04.12.1980)

"Né à Mulhouse, le 30 avril 1886, Jacques FONLUPT a presque traversé le siècle. Un siècle mouvementé qu'il a servi comme avocat, comme haut fonctionnaire, comme résistant et comme parlementaire.

En 1918, CLEMENCEAU lui confie le haut-commissariat de la République à Strasbourg, puis le secrétariat général du Bas-Rhin. Au bout de cinq ans cependant, jaloux de son indépendance, Jacques FONLUPT retourne au barreau, où il fait, à Strasbourg, brillante carrière.

En 1940, évacué de Strasbourg, il retrouve la maison familiale de Sauveterre-de-Béarn et s'inscrit au barreau de Pau. Dans cette ville et à Clermont-Ferrand, il défend de nombreux résistants d'Alsace et d'ailleurs devant les tribunaux de Vichy.

A la suite de deux de ses filles, et de ses gendres, il prend le maquis en 1944. Il y prépare, à la demande du comité général d'études de la résistance, l'organisation administrative et judiciaire de l'Alsace libérée.

C'est ainsi que Jacques FONLUPT est naturellement nommé par le Gouvernement d'Alger Préfet du Haut-Rhin en Novembre 1944. D'abord à Mulhouse, puis à Colmar, il réorganise les services administratifs du département et assume la lourde tâche de l'épuration jusqu'en Mai 1945.

Conseiller d'Etat honoraire, commandeur de la Légion d'Honneur, Jacques FONLUPT-ESPERABER quitte l'Alsace en 1967 pour se retirer avec Mme FONLUPT en terre béarnaise. Il vit entre Pau et Sauveterre une retraite paisible et studieuse, assombrie par le départ, il y a quelques années de Mme FONLUPT. Père de six enfants, il est entouré de l'affection des siens, et ne cesse de parler de l'Alsace pour laquelle il avait tracé des voies dans un petit livre "Alsace et Lorraine, hier, aujourd'hui, demain."

Que la famille éprouvée accepte les condoléances sincères des camarades de la B.A.L. !

DISTINCTIONS

Nous félicitons notre camarade JOUASSIN-NOURI (5 route de Pierre Levée - 24310 BRANTOME) auquel il a été remis lors de l'inauguration de la "Rue du Commando Valmy" à Brantôme la Médaille Militaire et la Croix de Guerre avec étoile en bronze.

CARNET ROSE

Nous avons le plaisir de féliciter notre camarade Gilbert CHERY heureux grand-père d'Amélie CHERY le 17 août 1980 et de Julie DELSARDO le 20 octobre 1980. (FOSSIEUX - 57590 DELME)

LE 11 NOVEMBRE 1940 A BISCHWILLER

Sous ce titre a paru dans les Dernières Nouvelles d'Alsace (N° 263-11.11.1980) un article fort intéressant que nous nous permettons de transcrire, "car il fait état d'une action datant exactement de 40 ans ce qui montre que parmi nos amis de la Brigade les actes de résistance à l'ennemi remontent à très loin" (Jean-Paul HAUTER - Cdo Vieil Armand - 25 place de la Réunion - 68100 MULHOUSE qui adresse en même temps tous ses meilleurs vœux 1981 à tous les camarades de la B.A.L.).

Trois jeunes commémoraient l'armistice de 1918 en détruisant un monument nazi

Le 11 Novembre 1940, trois jeunes gens de Bischwiller, Emile Prévot, Richard Weiss et Jean-Paul Hauter, âgés alors de 18 ans, manifestaient avec courage leur haine pour l'envahisseur allemand. L'un d'eux, Jean-Paul Hauter, nous raconte aujourd'hui ce qui fut un acte si manifeste d'opposition, rare si ce n'est unique en Alsace et en France.

"Ce soir-là, nous avons détruit le monument nazi que les Allemands avaient mis à Bischwiller en lieu et place du monument aux morts de la guerre 14/18, au centre du parc municipal appelé la Promenade, en bordure de la gare. La destruction du monument français dédié aux morts de la Grande Guerre nous avait mis dans une rage mémorable, nous qui avions alors 18 ans. Le fait qu'il fut remplacé par un obélisque dédié à "Ein Volk, ein Reich, ein Führer" et flanqué de deux infâmes aigles serrant dans leurs griffes la croix gammée nous détermina à manifester notre opposition à cette infamie. D'abord en choisissant la date du 11 novembre, afin qu'il ne puisse y avoir le moindre doute sur notre motivation. Ensuite en étudiant le meilleur moyen de détruire l'édifice sans être pris sur le fait.

"L'obélisque mesurait environ 3 mètres de haut. A sa base, il faisait environ 110 cm de section et reposait sur un socle carré, lui-même relevé de deux marches. Le tout reposait sur le terre-plein central de la promenade de Bischwiller. Il était solidement fixé sur ses quatre côtés par des rivets, ce qui laissait présager qu'il ne serait pas possible de l'abattre sans faire beaucoup de bruit, même en procédant d'un mouvement sec à l'aide d'une barre à mine ou d'un solide pied-de-biche. Mais pour nous, aucun obstacle ne devait s'opposer à ce que la destruction du monument nazi s'accomplisse sans faute en ce 11 novembre, jour anniversaire de la victoire de la France.

"C'est ainsi que nous avons, en fin de compte, choisi d'agir à la nuit tombée, au moment où le dernier train venant de Strasbourg abordait la gare de Bischwiller. A ce moment, le bruit du convoi était suffisamment fort pour couvrir, sans nous faire repérer, le bruit de notre sabotage.

"A la nuit noire, à la faveur du fracas fait par le convoi, nous avons brisé en deux parties chacun des deux aigles taillés dans un bois épais d'environ 30 mm et d'une envergure de plus de 2 mètres, aigles fixés sur deux côtés opposés de l'obélisque à environ 2 mètres du socle. Puis nous avons descellé la base de l'obélisque.

"Cela venait tout juste d'être fait que le flot de voyageurs quittait la gare pour cheminer le long de la "Promenade" vers le centre du bourg. Avec nos aigles capturés et brisés, nous nous sommes cachés dans les massifs de végétaux qui agrémentaient les angles de la petite esplanade, de sorte que personne ne nous remarqua. Une fois le dernier voyageur parti, il restait à renverser l'obélisque ce qui fut fait avec un bruit supérieur à ce que nous souhaitions. C'est ainsi que le monument allemand fut détruit ce 11 novembre 1940.

"Quant aux aigles, nous en avons emporté deux morceaux que nous nous étions promis de ressortir le jour de la victoire. Pour nous, comme pour nos pères, et bien que l'occupation nazie n'en fût qu'à son début, celle-ci était inéluctable et nous n'en doutions nullement.

"L'aigle allemand fut caché, plongé dans une fosse à purin qui existait dans la cour de notre ami Emile Prévot et nul ne l'y a jamais cherché. Même le père d'Emile l'ignorait, lui que les Allemands ont fusillé lorsqu'en Novembre 1944, ils ont repris provisoirement Bischwiller après le décrochage des troupes américaines. Quant aux trois amis, ils n'ont plus eu le coeur de sortir l'aigle nazi de son bain de purin : ce destin lui convenait d'ailleurs mieux que tout autre."

Une enquête a été menée par la police allemande à la suite de cet attentat. Des jeunes gens ont été interrogés, mais aucun des coupables n'a été découvert. Quant au père d'Emile Prévot, il a occupé la mairie de Bischwiller après la déroute allemande pour assurer l'intérim des affaires administratives. Il a été fusillé en 1944 avec le retour des Allemands, de même que le secrétaire de mairie qui était resté pour l'aider. Ni médaille ni reconnaissance n'ont perpétué sa mémoire.

C'est après 1950 que le monument aux morts de la guerre 14/18 démonté par les Allemands en 1940 a été remonté dans le parc municipal de Bischwiller près de la gare. Il est dédié également aux victimes de la deuxième guerre mondiale.

CEUX QUI SECOUENT LEURS PUCES

"... J'ai lu dans le Bulletin N° 176 feuillet R le coup de main qui a été fait sur le dépôt de chaussures avec le camion Bata (par une coïncidence remarquable, notre camarade ayant quitté l'Alsace en 1949 s'est installé à Vernon - 80 Km de Paris et 550 Km de Strasbourg - où il travaille chez... Bata ! Sa seule liaison avec les Anciens est le Bulletin).

"... C'était moi le chauffeur "Alphonse", qui conduisait ce camion. C'était également moi, qui avait fait le déplacement du camp de "je crois que c'était la Double" à Vergt. En outre j'avais participé au coup de main de la gare de marchandises sur du matériel de campement avec Raymond WINTER et André BORD, comme celui sur du ravitaillement à la caserne du 32ème (je crois). Avec le même camion j'avais ravitaillé en pommes de terre le camp du Château situé sur la route de Périgueux à Bergerac.

"J'étais agent recruteur de Neuvic-sur-Isle, nommé par le Vieux et l'Athlète ; je ne me souviens pas du nom du Vieux, mais l'Athlète, c'était Emile FREYSS, le père de notre camarade FREYSS de la Section BR.

"Là-dessus, je me mets à rêver de M. DUCHENE, Chef du Corps-Franc de "Verdun" et de l'épopée Périgueux-Strasbourg au cours de laquelle le Commandant ANCEL m'avait cassé du grade de Sergent-Chef à 2ème Classe pour un motif non valable militairement... J'ai été ensuite muté au Bataillon Mulhouse, dans le cadre duquel j'ai fait un déplacement avec deux officiers-recruteurs à Dabo : je crois que l'un était le Lieutenant COLLAINÉ.

"J'ai quitté la Brigade pour raison de santé au mois de Janvier 1945."

Alphonse SCHRAMM (60 rue de l'Eglantier-27200 VERNON)

" B.R. "

Le Comité de la Section "BR" s'est réuni sous la présidence de notre camarade CHILLES au mess des officiers de Strasbourg le 7 novembre 1980 pour se féliciter de l'ambiance amicale de la sortie commune aux deux sections alsaciennes, "coutume qui remonte déjà à 4 ans" !

A partir de 1981, l'encaissement et le contrôle des cotisations seront de la seule compétence du Trésorier, auquel quelques retardataires 1980 sont aimablement priés de bien vouloir verser leur contribution.

Le Comité ayant réglé des questions de détail fait encore part de la participation du Drapeau de la Section aux manifestations organisées à Paris à l'occasion du Onze Novembre.

ADRESSES

BARON Maxime - 9 rue du Faubourg - NIDERHOFF - 57560 ABRESCHVILLER
 BONHOMME Pierre - VILLEJOUBERT - 16560 TOURRIERS
 DELORD Jean-André - 18 rue du Cinglé - 24260 LE BUGUE
 GANDOUIN Louis - Maison Alde - 64640 IHOLDY
 GODARD Raymond - 37 rue Cuvin Gridaine - 08200 SEDAN
 JOUASSIN-NOURI André - 5 route de Pierre Levée - 24310 BRANTOME

EN 1981

La France va élire son Président de la République le 26 avril et le 10 mai, donc peu après Pâques, le jour consacré au Souvenir des Déportés et peu après le 8 mai, le jour de la fête de Jeanne d'Arc. Je doute que l'un d'entre nous ait l'ambition d'être candidat à ce poste, qui nécessite une longue préparation et des connaissances énormes.

Je pars en campagne. J'en appelle à votre sens civique. En tant que citoyen je vous demande avec force de bien vouloir, chacun et chacune en ce qui les concerne, aller exprimer dans l'isolement sa volonté réfléchie et personnelle. Ne faites pas partie d'un troupeau obéissant à des mots d'ordre de personnages ou d'organismes anonymes ou inconnus, souvent irresponsables et dont on ignore le but réel ; ayez votre personnalité, celle d'un homme libre.

Mettez-vous devant votre seule conscience. Devant ce que vous êtes prêt à sacrifier de votre bien-être personnel et de votre famille à la cause communautaire nationale. Choisissez en toute liberté (celle que vous avez ramenée en Alsace et en Moselle après les derniers combats où tombèrent nos meilleurs camarades) le candidat courageux et juste, qui fera l'avenir de la Nation, aussi proche que celui que vous feriez vous-même si vous aviez soudain été investi de ce pouvoir.

En aucun cas vous ne pouvez vous désintéresser de cette élection à la présidence de la France, parce que vous vous souvenez avoir été les artisans modestes de la gloire de la Patrie après l'humiliation, l'esclavage, la déportation, la peur et la faim, les dénonciations et les tortures. Votre devoir est de participer au vote. Ne vous dressez pas les uns contre les autres. Ne détruisez pas notre camaraderie, donc notre passé commun et notre foi dans l'avenir.

J'ai pris la liberté de vous exprimer ma pensée de patriote parlant à d'autres patriotes. Notre nombre faiblit : resserrons nos rangs, il ne faut pas laisser à nos enfants l'image du désespoir, d'une lassitude et d'un découragement destructeurs, du désordre et de la violence. Soyons "Brigade Alsace-Lorraine" jusqu'au bout !

Paul MEYER

LE PROCHAIN BULLETIN

Nous allons passer en 1981. Que cette année soit "bonne et heureuse" en attendant le quatrième bulletin 1980 devant paraître traditionnellement début 1981 !

Pensez aux camarades exerçant les fonctions ingrates de "Trésorier de Section". Ils seront particulièrement contents de recevoir dès à présent votre cotisation.

Certaines Sections ont décidé de comprendre la contribution au Bulletin dans le montant de la cotisation. Pour tous les autres, veuillez verser votre quote-part pour les quatre numéros 1981 dès que possible à Paul MEYER (161 rue Théodore Deck - 68500 GUEBWILLER) CCP 138814 H LYON.

Merci d'avance !

D'ISLE en ILL... Une sacrée vadrouille (Suite N° 3)

Cette fois nous cantonnerons en Alsace. C'est en effet à Mulhouse que nous mènent les "Dodges" de la lère Armée. Notre cantonnement est aménagé dans une usine, mais nous trouvons rapidement une occasion chez l'habitant tout heureux de nous recevoir.

Nos camarades alsaciens retrouvent des parents ou des amis. On pleure les morts bien sûr, mais nous sommes trop jeunes pour que la tristesse demeure et nous nous laissons aller aux joies de la vie de garnison que les villageois s'ingénient à agrémenter du mieux qu'ils peuvent. Nous passons de choucroute en Riesling et en Traminer au gré des invitations qui nous sont prodiguées. Pas pour longtemps, car quelques jours plus tard, nous rembarquons à bord des "Dodges" pour gagner la région de Strasbourg par une route dans l'intérieur, les allemands tenant encore les rives du Rhin. Nous passons la journée dans les camions et cantonnons enfin près de Nancy.

Le lendemain, nous voyons se profiler sur l'horizon la flèche de la cathédrale de Strasbourg que nous atteignons au soir. La compagnie B.A.R.K. cantonne dans l'école communale de Montagne Verte, dans les faubourgs. J'en profite pour m'offrir une séquelle de ma pleurite et pars faire un séjour de courte durée à l'hôpital.

Nous sommes dans la deuxième semaine de décembre, le temps est frais, mais beau ; à ma sortie de l'hôpital, je trouve une chambre chez l'habitant à quelques pas du cantonnement. Je fais connaissance du fils aîné de mes logeurs qui, mobilisé dans les Panzers, a déserté et s'est caché jusqu'à notre arrivée. Avec lui et son frère, nous pratiquons la pêche à la grenade dans les canaux proches. Le poisson est abondant.

Les corvées de garnison reprennent avec, en plus, les revues en grande tenue sur la place Kléber. Nous assurons la garde du Gouvernement Militaire à tour de rôle, pendant quelque temps et faisons mouvement vers le nord pour cantonner à Weyersheim. Nous célébrons Noël chez l'habitant avec un faste que nous avons oublié, depuis quatre ans.

Je suis logé par une famille où règne une fillette de quatre ou cinq ans. Mon frère est invité avec moi et nous confectionnons quelques paquets-cadeaux à l'intention de ces braves gens et de leur enfant. L'essentiel en est le contenu des rations K dont nous gardons, à cette fin, les friandises et les cigarettes.

Mais l'ennemi est toujours là et il nous faut assurer une veille permanente le long de la plaine du Rhin, avec, pour tout abri, les casemates construites pour nos anciens de 39/40. Il y fait un froid terrible et la seule possibilité de se réchauffer tant soit peu est d'allumer à l'intérieur une botte de paille, qui nous enfume comme des vulgaires harengs.

Nos vêtements sont trempés par la neige qui tombe drue et les chaussures que nous traînons, pour quelques uns depuis Périgueux, sont de vraies passoires. Heureusement, cette garde prend fin et nous partons bientôt pour les faubourgs de Sélestat, où nous prenons position. Nous nous installons sur un secteur particulièrement étendu et consigne nous est donnée d'éviter de nous faire repérer, les lignes allemandes se situant à quelques dizaines de mètres devant nous.

Nous occupons dans la journée, un pavillon bâti à une trentaine de pas devant les lignes ; des cadavres allemands, gelés sur leur brancard, sont abandonnés devant le perron de l'habitation, mais ils sont tellement froids que leurs aspect n'a rien de macabre ; ils ont l'air d'être endormis.

Dans la cave, nous découvrons plusieurs barriques de vin auquel nous faisons honneur sans plus attendre.

Nous sommes à la veille du jour de l'an et nous nous préparons à fêter dignement l'évènement. Dans les jardins abandonnés que ceignent les rubans des démineurs, nous donnons la chasse aux lapins évadés de leurs clapiers et récoltons quelques oeufs dans les poulaillers déserts. Avec le vin trouvé et le menu de la roulante, cela nous fera un réveillon acceptable.

Dans la journée de notre installation, nous avons cru déceler des traces de visites nocturnes dans le pavillon que nous abandonnions le soir pour nous retirer sur la ligne de défense. Avec le sergent Frantz, nous installons des fils en travers de la porte d'accès et répandons une fine couche de poussière sous les robinets des barriques. Le lendemain, nous pouvons constater que nos soupçons n'étaient pas vains : les fils sont cassés et la poussière porte des traces de récipients ; il ne fait aucun doute que l'ennemi est venu se ravitailler la nuit dans la maison abandonnée.

Pendant mon séjour à Montagne Verte, j'ai acquis un appareil photo et je cherche un sujet intéressant ; nous avons décelé, juste devant notre poste, une position allemande, à quelques dizaines de mètres, qui doit être l'emplacement d'une arme automatique. Je cherche un point élevé pour prendre cette position en photo, mais il me faut grimper dans les combles par un escalier ruiné. Je parviens quand même à une lucarne dans le grenier et sors la tête pour prendre ma photo. La réaction ennemie ne tarde pas et une balle me siffle aux oreilles, argument suffisamment convainquant pour m'inciter à ne pas persister dans mon projet. C'est d'ailleurs le seul coup de feu que j'entendrai dans ce secteur, les allemands se trouvant, sans doute, dans la même situation de manque d'effectifs que nous.

Nous fêtons le nouvel an comme prévu et le soir, le ventre bien calé par une succulente omelette et un quartier de lapin bien arrosés avec le vin de la cave, je prends mon tour de garde sur le perron du pavillon qui abrite mon groupe.

Mon attention est bientôt attirée par un bruit de moteurs à quelque distance de nous et je vois des lueurs de projecteurs balayer les murs d'une ferme proche. J'appelle le sergent Frantz, qui vient examiner la chose et me dit qu'il s'agit des chars d'un régiment de la lère D.F.L. qui prend position. La nuit s'écoule sans autre incident et le lendemain, nous recevons l'ordre de nous préparer au départ.

Je suis affairé à boucler mon paquetage quand survient le sergent accompagné d'un officier de la lère D.F.L. ; Frantz me demande d'indiquer l'endroit où le mouvement de véhicules a eu lieu la nuit. J'indique l'emplacement en précisant : "C'est là que j'ai vu manoeuvrer vos blindés". A quoi l'officier répond : "Nous n'avons pas placé d'éléments de chez nous à cet endroit cette nuit."

Le sergent et moi restons sans voix un bon moment. Nous étions loin de penser que l'ennemi était si près. Mais l'ordre de nous mettre en marche arrive dans l'après-midi et nous prenons, à pied, la direction du village de Scherwiller où nous devons cantonner. C'est une troupe assez bizarre, qui déambule en colonne sur la petite route dans la nuit noire. Nos camarades ont trouvé qui une dame jeanne, qui un tonnelet qu'ils ont remplis de vin et chargés sur ces curieux petits chariots alsaciens à quatre roues.

Nous arrivons dans le village qu'il nous faut traverser pour atteindre l'usine où nous devons coucher. Je suis en queue de colonne et je vois, devant moi, onduler les paquetages sur les épaules de mes compagnons. Nous débouchons sur une place plantée d'arbres sous lesquels je distingue la forme d'une jeep. Je regarde sans y prêter autrement attention un soldat sortir du rang et se pencher sur un objet que je ne distingue pas derrière la jeep ; un deuxième quitte sa place à son tour en passant devant la voiture et je le vois reprendre son poste en balançant

sur son épaule un sac volumineux ; quelques rangs plus loin, un autre l'imite et je vois ainsi quatre camarades prélever chacun ce que je reconnais enfin pour des sacs à paquetage américains.

Passant à mon tour devant la jeep, j'avise un groupe de militaires U.S. qui contemple, avec un sourire narquois, cette bonne vieille armée française, décidément vouée à la marche à pied quand eux se déplacent en voiture. Aucun n'a l'air de se douter que les fardeaux portés par mes camarades sont leurs propres paquetages. Ce n'est que bien plus tard, alors que nous sommes installés depuis un bon moment sur la paille qui nous sert de couchette, que nous voyons arriver notre capitaine flanqué d'un officier américain, en présence duquel nous devons étaler nos paquetages. Cette inspection sera vaine et l'américain repart sans avoir pu découvrir la moindre trace du matériel volatilisé.

Nous sommes pris en charge le lendemain par des camions qui nous conduisent dans un petit village près de Strasbourg, à Innenheim. Je trouve à loger chez un habitant, dont les deux jeunes enfants restent bouche-bée devant le grand escogriffe qui partage son chocolat avec eux.

Nous sommes au repos et passons le temps à flaner dans le village ou tenter quelque partie de chasse au chevreuil dans la plaine environnante. Ces expéditions sont toujours négatives, mais deviennent tellement dangereuses que le commandement les interdit impérativement sous peine de punition. Il faut dire que nous chassons avec nos Mausers, sur un terrain très plat et parfaitement dénudé.

J'ai fait connaissance d'un villageois, qui a séjourné quelque temps à Paris dans le 14ème arrondissement et nous parlons du pays. Nos rencontres ont lieu le soir au café du village où, devant une bière, nous échangeons nos souvenirs.

Un soir, nous entendons sonner le tocsin ; croyant à une incursion ennemie, nous nous précipitons dehors, mais il s'agit d'un incendie vers lequel nous accourons. La maison en feu est justement la bâtisse qui se trouve à côté de celle où je loge. Nous évacuons les familles et les meubles en danger tandis que des camarades apportent leur aide aux pompiers venus des villages des alentours. L'adjudant Charitas grimpe sur une charpente en flammes et tente, à coups de hache, d'abattre les poutres embrasées qui risquent de propager l'incendie. Quand il redescend, il a les yeux gonflés et reste un bon moment sans voir clair.

Le sinistre est vite circonscrit et les pompiers se réunissent dans une maison voisine où ils ont pris soin d'acheminer, en même temps que leur matériel, quelques bouteilles de schnaps qu'ils entreprennent de vider. Je ne réalise pas que c'est dans cette maison que mon frère est hébergé.

Je rentre me coucher et, le lendemain, à midi, un appel nous rassemble sur la place du village. Toute la compagnie est là... sauf Montrouge ; son chef de groupe m'envoie le chercher et je me rends à son domicile. Quand j'entre dans la pièce qu'il occupe, il fait noir, les volets sont clos et j'entends mon frère grogner dans l'ombre "après ces c... qui lui ont fauché son pantalon". J'ouvre ses volets et contemple Montrouge, debout sur sa paillasse, en pantalon, l'air mal assuré sur ses jambes. Je lui fait remarquer qu'il porte son pantalon sur lui et il éclate d'un rire homérique. Il finit par m'expliquer qu'il était rentré la veille un peu "fatigué" et qu'il s'était couché de suite. Dans la nuit il a été réveillé par les pompiers qui venaient déposer leurs bouteilles dans sa chambre, sans réaliser qu'il y avait le feu dans le village. Quand ils sont revenus, après l'incendie, ils ont de nouveau réveillé mon frère et l'ont invité à partager leur breuvage à tel point qu'il s'est retrouvé peu après nanti d'une cuite carabinée qui l'a plongé dans le sommeil jusqu'à mon arrivée. L'affaire en restera là, d'autres préoccupations nous sont offertes.

Les allemands envisagent la reconquête de Strasbourg et les américains, préoccupés par l'offensive dans les Ardennes, ne parlent rien moins que d'abandonner la ville. Lorsque nous apprenons leurs intentions, la colère nous prend et un matin, mon frère, un camarade et moi, nous postons, armés jusqu'aux dents, sur la route de Strasbourg, bien décidés à faire un sort au premier équipage yankée qui se présentera. Ce n'est qu'à l'arrivée du Sergent Frantz que, sous la menace du conseil de guerre, nous rejoindrons le cantonnement.

Pour nous consoler, on nous occupe en faction le long du Rhin où l'ennemi reste virulent. Nous apprenons que deux commandos ont été encerclés et que leurs éléments ont été contraints de s'échapper en progressant à travers les cours d'eau gelés qui bordent le Rhin. Ils sont récupérés complètement frigorifiés.

Enfin, la situation se clarifie, l'ennemi renonce à reprendre pied en Alsace, d'autant plus que ses fronts craquent de partout et que le grand fleuve frontière est menacé sur toute sa rive allemande.

J'obtiens une permission de détente dans la première quinzaine de mars 1945 et, à mon retour, notre bonne vieille Brigade Alsace-Lorraine est dissoute pour former la 3ème Demi-Brigade de Chasseurs à pied.

Mon frère rejoint l'aviation, d'autres camarades partent vers d'autres armes et une nouvelle campagne en Indochine, pendant que la nouvelle unité formée des anciens de notre unité fait route sur Germersheim, sur la rive allemande du Rhin.

C'est fini ! La fantastique aventure qui avait pris naissance un matin d'hiver sur les quais de St Pierre des Corps est arrivée à son terme. Nous avons le sentiment d'avoir fait ce qu'il fallait.

Que les camarades qui sont restés le long de la route, dans les bois du Périgord, sur les crêtes des Vosges ou dans les chemins glacés de Dannemarie, dorment en paix ; leur souvenir restera intact dans notre mémoire aussi longtemps que le dernier d'entre-nous survivra. Et bien après nous, les stèles qui se dressent au bord des petites routes ou dans les cimetières des villages proches de nos champs de bataille perpétueront le geste des garçons, dont les armes descendaient du ciel par les nuits de pleine lune et qui avaient relevé le défi d'une armée d'acier, jusqu'à la vaincre.

Sarthois du Groupe ANCEL (*)

(*) Des textes se rapportant à ce récit ont été publiés dans le Bulletin aux N° 157/II/75 (Dordogne 1974) - 161/II-76 (Rose, la vache maquisarde) et 166/II/77 (Nous les obscures...).

F I N

* * *

*